

il entra avec eux dans la maison de Théodore, près de laquelle ils se trouvaient.

XXI.

Il faisait tout à fait nuit lorsque James et Jim abordèrent le rivage opposé. Devant eux brillait à travers les arbres une lumière qui devait être celle de l'hôtel. James se dirigea de ce côté, suivit à quelque distance du domestique auquel il avait donné des instructions dans le cas où il pourrait voir Rodolphe.

Au moment d'atteindre la maison où il pensait trouver ce malheureux jeune homme. James ne put se défendre d'une certaine agitation. Malgré lui, les paroles de M. Hunt et les frayeurs de Sarah lui revenaient à la pensée. Les ténèbres qui l'entouraient, ces grands arbres qui se dressaient des deux côtés du chemin tortueux qu'il suivait, le silence de la nuit troublé seulement par le gémissement de la vague se brisant sur le rivage, tout jetait en lui je ne sais quel sentiment de crainte que son courage ne parvenait pas à dominer complètement.

(La suite au prochain numéro.)

—:o:—

L'ENFANT.

L'enfant naît avec le goût d'observer et de connaître. La vie intérieure n'étant pas encore éveillée en lui, il appartient entièrement aux phénomènes du monde qui l'entoure : tous ses sens sont ouverts ; tous les objets que son regard ou que sa main rencontre l'attirent, l'attachent, le ravissent. Sa faculté d'attention s'épuise vite, mais elle se renouvelle sans cesse. Encore, encore, est le mot expressif qu'il répète incessamment à ceux qui lui donnent une explication ou qui lui racontent une histoire. Il a des trésors de confiance aveugle et de défiance naïve. Pour peu qu'on manie avec habileté, disons mieux, avec bonté les délicats ressorts de son intelligence, on peut lui faire suivre le fil d'une démonstration, d'un raisonnement, d'une idée. Dès qu'il est arrêté, il questionne ; et, de question en question, il arrive à pénétrer, dans la mesure de ses forces, le fond des choses.—A ce goût d'observation, l'enfant joint le besoin inné de l'activité. Ce n'est pas assez qu'on lui montre les objets ; il faut qu'il les touche, qu'il les manie, qu'il se les approprie. Voyez-le dans ses jeux. « Les jeux des enfants dit Montaigne, avec un sens profond, ne sont pas jeux, et les faut juger en eux comme leurs plus sérieuses actions. » Au besoin, ils briseront l'objet qui les amuse pour en connaître le secret. L'enfant ne détruit, d'ailleurs, que pour essayer de rétablir. Il se plaît à construire, et ses constructions sont parfois merveilleuses de rectitude et de grâce : il est naturellement géomètre et artiste. Il a, par-dessus tout, une inépuisable fécondité d'invention ; il fait, défait, refait, c'est un créateur.—Enfin, le dernier trait

qui le caractérise, c'est qu'il n'aime pas à se sentir comme perdu dans la foule. Il a un vif sentiment de sa personnalité ; il veut avoir sa place à lui, son maître à lui. Admirable ressource, pour celui qui saura faire sortir de ce sentiment l'idée instinctive de la responsabilité morale et la première notion de la distinction du bien et du mal.

—:o:—

PENSÉES POUR TOUS.

—La jeunesse vit d'espérance ; la vieillesse vit de souvenir.

—Pendant la paix, les enfants onsevelissent leurs pères, et pendant la guerre, les pères onsevelissent leurs enfants.

—Pour se passer de société, il faut être un dieu ou une brute.

—Les hommes ont peur de la mort, comme les enfants des ténèbres.

—On juge les principes comme les arbres.....à leurs fruits.

—Ceux qui ont peur d'être méprisés, sontent un peu qu'il le méritent. *Je ne saurais avoir peur de mon ombre.*

—Etes-vous trop choqué des défauts d'autrui ? Songez aux vôtres. *La comparaison vous tranquillisera.*

—Quel est l'homme qui peut se flatter, ayant déjà quelque âge, d'avoir eu tous les dix ans, dix jours parfaitement heureux.

—Vous dites que ce parvenu a eu du bonheur, et que pour vous, le malheur vous en a voulu. *Je ne vous entends pas. Dites qu'il s'est donné du mouvement et vous du repos. Je vous entendrai.*

—Un tel, dites-vous, est un médisant. *Eh ! vous en êtes un vous même, quand vous le dites.*

—:o:—

LES CARTES A JOUER.

On croit assez généralement que les cartes ont été inventées pour distraire le roi de France Charles VI, après qu'il fut devenu fou, mais plusieurs historiens sérieux combattent cette opinion, et prouvent que les cartes ont été apportées par les Grecs à Venise, après la prise de Constantinople par Mahomet II, et de Venise en France. Quoiqu'il en soit, ces cartes n'étaient point ce qu'elles sont maintenant ; de-sinées et peintes à la main, elles avaient une longueur de sept à huit ponce, et représentaient les muses, les vertus, les planètes, elles étaient au nombre de cinquante, et se divisaient en cinq séries ou couleurs.

Si les cartes furent introduites à Paris en 1392, époque à laquelle Charles VI subit la première atteinte de son mal, elles devinrent communes, car en 1397 une ordonnance du prévôt de Paris en défend l'usage dans les cabarets.

Ce fut vers 1425 ou 1430, sous le règne de Charles VII, que les cartes devinrent ce qu'elles sont encore. Elles furent composées à l'image d'un jeu plus terrible, la guerre. Les cœurs figurèrent la bravoure ; les piques et les carreaux, les armes meurtrières ; les trèfles, les provisions de fourrage ; les as, les finances, d'après le nom d'une monnaie romaine. Trois des rois furent Alexandre, César et Charlemagne :

le quatrième, David, fut l'emblème de Charles VII, son père, comme David l'avait été par Saul. La dame de trèfle, *Argine* (anagramme de Regina) fut Marie d'Anjou, femme de Charles VII ; la dame de carreau, *Rachel*, Agnès de Sorel ; la dame de pique, *Pallas*, la pucelle d'Orléans ; la dame de cœur, *Judith*, Isabeau de Bavière. Des quatre valets, Ogier et Lancelot sont des preux du temps de Charlemagne ; Hector de Galand et La Hire, deux capitaines de Charles VII.

La révolution réforma les cartes, alors en contradiction avec la forme du gouvernement. David, le peintre officiel, substitua aux images grossières jusqu'alors employées, des compositions élégantes et de bon goût. Mais ce changement, qui entraînait nécessairement un autre dans le vocabulaire des jeux, ne fut pas adopté avec faveur ; la routine ne put se résigner à dire *quinte au génie* au lieu de *quinte au roi* ; *quatorze de liberté* au lieu de *quatorze de dames*, et ce fut avec bonheur qu'on reprit les anciennes cartes et les anciennes locutions.

—:o:—

LE BABILLARD.

1. Le babillard est un être mixte, qui tient à la fois de la portière et de l'indiscret.

2. Il faut croire qu'il a une maladie qui l'oblige à remuer la langue, car ordinairement il n'est ni vaniteux, ni orgueilleux, et il n'a pas la prétention du beau parleur.

3. Généralement, ce défaut existe plus souvent chez les femmes que chez les hommes.

4. Malgré les meilleures intentions, le babillard peut devenir un être fort dangereux.

5. C'est l'enfant terrible des salons, qui fait beaucoup de mal sans s'en douter.

6. Comment, dans un flux de paroles qui ne tarissent pas, ne se glisserait-il pas, même à son insu, de l'indiscrétion, de la médisance, et un peu de calomnie ?

7. Le babillard est l'être le plus ennuyeux, le plus insupportable qu'il y ait dans la société.

8. Non-seulement le babillard compromet les autres, mais souvent il se compromet lui-même.

—:o:—

VARIÉTÉS.

Un bouffon avait un livre où il écrivait toutes les fautes que faisaient les personnes les plus considérables de son temps. « Ne serais-je point dans votre livre ? lui dit un jour le roi de Naples.—Il faut voir, dit-il ; et il y lut. Faute faite par Alphonse, roi de Naples, d'avoir envoyé en Allemagne un Allemand qui était dans sa cour, avec douze mille florins d'or pour lui acheter des chevaux.—Mais lui dit le roi ; si cet homme revient avec des chevaux ou qu'il me rapporte mon argent, que direz-vous ?—« Alors, répliqua le bouffon, « je vous offrirai de mon livre, et je mettrai l'Allemand en votre place. »

* * *

RENÉ.—Qu'est-ce donc que les affaires, monsieur Girand ?

GIRAND.—Les affaires, c'est bien simple, c'est l'argent des autres.